

## « L'humiliation, le Moyen Age et nous... »

### Nous Alsaciens...

*Il paraîtra abusif de tirer la couverture sur les Alsaciens, d'employer l'ouvrage à la fois si érudit et si personnel de Michel Zink, membre de l'Institut, à des fins en quelque sorte partisans en appliquant ses analyses littéraires et psychologiques du phénomène de l'humiliation observé au Moyen Age à ce qu'ont vécu des générations d'Alsaciens au cours de l'histoire moderne et encore toute récente.*

Mais la force proprement « philosophique », disons-le, du livre est d'élever la notion éprouvée d'humiliation à la hauteur d'un concept universel. « L'humiliation est partout », comme une pulsion de domination, un mécanisme de perversion, une technique d'abaissement et de rejet de l'autre, que l'on constate à tous les âges et dans toutes sortes de situation. Des jeux de l'enfance et des cours de récréation jusqu'aux sommets du pouvoir et aux fatales tragédies politiques.

*« L'humiliation est en elle-même une torture. Elle a toujours été utilisée comme telle, de l'usage du pilori à la dégradation publique du capitaine Dreyfus. »* Le pilori, on connaît ! L'emblématique *Klapperstei* de Mulhouse ! Une pierre de douze livres attachée au cou de tout homme ou femme accusé d'avoir « bavardé » (*geklappert*) contre les autorités. On n'était pas au Moyen Age, mais en plein XVIII<sup>e</sup> siècle. La justice de la République ne badinait pas. Le but était de produire la honte et l'humilité, la mort sociale. De rappeler le droit et qui est le maître.

Les exemples foisonnent dans toute l'histoire, sous toutes les latitudes. Ainsi fonctionnent les humains, les uns jouissant de dominer et de vérifier leur puissance, les autres pâtissant, niés, exclus, humiliés. Nous les Alsaciens, en particulier, nous en connaissons un bout. L'expérience de l'humiliation est ancrée dans la mémoire collective et plus profondément dans l'inconscient collectif, c'est notre histoire. Depuis 1870 au moins. Non, antérieurement, depuis le 25 Brumaire de l'an second de la République une et indivisible. « Les citoyennes de Strasbourg sont invitées de quitter les modes allemandes puisque leurs cœurs sont français. » Symboliquement, tout a commencé là. Par ce fantasme, cette idée fixe, d'une République une et indivisible qui ne conçoit pas que l'on puisse être sincèrement français tout en parlant allemand et en gardant des « modes », des coutumes, des habitudes allemandes. Ailleurs basques, bretonnes, picardes, etc. C'était sous la 1<sup>ère</sup> République, mais c'est encore... comme ça... sous la V<sup>e</sup>, plus de deux siècles après.

On humilie quelqu'un en faisant mine d'ignorer qui il est, en lui déniait la liberté de l'être, en déclarant publiquement qu'il n'est pas ce qu'il imagine être ou qu'il se prend pour ce qu'il n'est pas, ne sera jamais, qu'il n'est pas à sa place, qu'il se tient mal et parle mal. On se moque de sa voix, de son accent. On ne prononce pas « vintt' », Mademoiselle, mais « vin », oui comme « vain », sauf dans les nombres 22 et 29 et en liaison comme dans « vingt ans ». Elle, cinquante ans plus tard, se souvient encore de cette première leçon de français à l'Ecole Normale de jeunes filles. Toute la classe rit de son embarras, de sa rougeur subite et de sa colère rentrée. Elle ne peut pas se défendre. Elle est alsacienne.

La loi NOTRe du 7 août 2015, voulue par les socialistes, qui abolit la région Alsace et l'annexa de fait à l'entité administrative Grand Est, a été ressentie spontanément par une large partie de la population comme une humiliation suprême, insupportable, qui réactivait dans l'inconscient les traces mnésiques d'une longue série d'humiliations oubliées ou refoulées.

1<sup>er</sup> mars 1871. Les députés français, réfugiés à Bordeaux, votent à 83, 6 % des voix l'abandon de l'Alsace et d'une partie de la Lorraine à l'Allemagne. Les députés alsaciens-lorrains protestèrent vainement. La France, vaincue, était humiliée par la Prusse. Et l'Alsace avec elle. Y avait-il une autre solution réaliste ? Une autre politique que la Realpolitik ? Le président de la République, Adolphe Thiers, avait appelé les parlementaires à ne pas faire de sentiment. Ils n'en firent pas. L'Allemagne venait d'humilier expressément la France en proclamant son unité impériale le 18 janvier 1871 au château de Versailles.

Contre toute attente, par une sorte d'ironie de l'histoire, qui renverse parfois le négatif en positif, l'Alsace-Lorraine comme Reichsland, sous le joug prussien, se développa, se modernisa, prospéra, vécut son « second âge d'or », a-t-on pu dire. Mais pour autant les Alsaciens n'échappèrent pas à des bouffées d'humiliations. Traités de *Franzosenköpfe* ou de *Wackes*, quand ils mouftaient. C'est la révélatrice « affaire de Saverne » qui éclate en novembre 1913. Le jeune sous-lieutenant et baron Günther von Forstner, qui avait manqué du plus élémentaire respect envers les recrues alsaciennes, ne fut pas sérieusement condamné par sa hiérarchie. Moins d'un an plus tard, la guerre.

Au bout, les Alsaciens changent de régime, de nationalité, et ne tardent pas à être stigmatisés comme étant des « têtes de boche ». Suspects de bochitude jusqu'à nos jours. Et de boche à nazi et à antisémite, le pas est vite franchi, même par les meilleurs sociologues, qui n'en ratent pas une, qui pensent voir dans l'Alsace « un laboratoire original de l'antisémitisme contemporain », notamment en raison de son histoire « singulière ». Hypothèse incertaine, fondée non sur une enquête, sur des faits, mais sur des schémas du passé. La prudence, l'humilité, scientifique commanderait que l'historien-sociologue la présente comme telle,

avec un point d'interrogation. Les amalgames et les insinuations sont un procédé ordinaire de l'humiliation. Quid de l'antisémitisme du régime de Vichy ? Nationalisme français et bochiphilie marchaient d'un même pas. Cela aussi a existé, un « laboratoire vichyssois ».

« *Il peut arriver que l'on ne puisse éviter d'infliger à autrui une souffrance... Mais infliger une humiliation est inacceptable* », écrit Michel Zink dans son Prologue. Et dans l'Epilogue : « Les petites humiliations sont douloureuses comme les grandes ». Mais là n'est-ce pas trop radical ? Peut-être conviendrait-il de distinguer des degrés et des modes, dont l'humour qui atténue et même détourne l'agression, suscitant une complicité qui réconcilie. Le coup est porté, mais on rit ensemble. Il faut apprendre à rire de soi et se fondre dans le groupe.

Le lecteur, ému, remarque combien Michel Zink est sensible au phénomène de l'humiliation qu'il reconnaît aussi sur lui... « *Il est arrivé à chacun de nous de subir des humiliations infimes qu'il n'avouerait pour rien au monde et dont le souvenir le fait trembler de honte et de colère. Il en est d'autres, infimes également, dont le souvenir fait tout autant trembler de honte et est tout aussi inavouable, mais parce que nous les avons infligées nous-mêmes lâchement, impunément, méchamment. C'est, je crois, une expérience commune. C'est en tout cas la mienne.* »

Se souvenait-il particulièrement de quelques humiliations de classe qu'avait subies son père en Alsace, que celui-ci avait peut-être à l'occasion racontées à la table familiale et qu'il a rapportées dans ses Souvenirs (*Histoire de quand j'étais petit, Une enfance à Hagenbach*) ? Et si même elles n'ont pas été dites en famille, avouées aux enfants, pas forcément sur un ton pathétique, même plutôt d'une manière badine, elles se trouvent à demeure quelque part dans l'inconscient familial, qui trempe par les racines dans l'histoire alsacienne. Comme on sentait que la fin de la guerre était proche, à la fin de l'été 1918, le petit Georges Zink, neuf ans, fut inscrit à l'école de Dannemarie, chef-lieu du canton. Les fils d'artisans et de commerçants, se considérant comme des citoyens, « regardaient du haut de leur grandeur le petit paysan de Hagenbach aux gros souliers ferrés ». Ils se moquaient de lui, lui lançaient des phrases à eux, incompréhensibles pour lui, et l'accusaient d'avoir des poux. Ce n'était pas vrai !

Quand en 1928, après sa khâgne à Strasbourg, il entra à Normale Sup, les rites du bizutage étaient inévitables. Les carrés et les cubes (1<sup>ère</sup> et 2<sup>e</sup> année) rassemblaient les conscrits dans les sous-sols, leur faisaient chanter et faire toutes sortes d'obscénités. Lui faisant redouter le pire, ils voulurent enfermer le Schorsch pour la nuit dans un placard où étaient rangés les tuyaux d'incendie. Mais, costaud, fils de cultivateur, il se débattit si vigoureusement qu'il fallut le lâcher. Son accent alsacien, même maîtrisé, le déclassait aux yeux – et aux oreilles – des Parisiens comme un « petit provincial ». On lui signifia par exemple qu' « on ne va pas

voir un opéra dont on ne connaît pas la musique » ou qu' « on n'épouse pas une fille comme Mimi Cohn ». Heureusement, il est passé outre. Il y a des humiliations qu'un caractère bien trempé sait désamorcer. Au mépris répondre par le dédain.

Le livre de Michel Zink, fils de, n'est pas seulement l'ouvrage d'un médiéviste, c'est entre les lignes une analyse, une autoanalyse, donc un exercice thérapeutique personnel. « Comme tout le monde, dit-il, je souffre des humiliations infligées à autrui. » La compassion et la compréhension même sont des émotions nobles, des mouvements de l'âme, plus ou moins puissants en vous. Il se trouve que lui, Michel, souffre non tant des humiliations que « comme tout le monde » il a pu subir que des humiliations qu'autrui subit. Quels autres ? « *J'en souffre avec une vivacité presque insupportable et une violence qui contracte mes muscles et mon visage... J'en souffre avec le soupçon qu'il serait probablement au-dessus de mes forces de les partager. Je ne sais que fuir. J'ai fui toute ma vie une humiliation dont j'avais le sentiment qu'elle était sans cesse à mes trousses. J'ai gravi les échelons de ma profession et des honneurs qui s'y attachent comme si j'étais poursuivi par l'eau qui monte.* »

Etrange, troublante confession. « C'est le symptôme d'une attention excessive à soi-même », tente-t-il d'expliquer dans la foulée. C'est une sorte de complexe d'indignité et d'illégitimité, au sein même (et à cause) des dignités sociales les plus flatteuses. C'est ce sentiment d'obscur culpabilité qui jette des personnes fortunées dans le combat social pour aider les pauvres. J'ai tant reçu. Je ne pourrai jamais donner autant en retour. Je suis endetté à vie. C'est insupportable ! (Soit dit en passant : c'est ainsi que « fonctionnait », qu'avancait quelqu'un comme Albert Schweitzer.)

Ainsi Michel Zink a-t-il écrit, sous couvert d'érudition historique, un profond livre de morale. Pour notre temps de détresse, car bien que le mot « respect » soit galvaudé, nous avons drôlement besoin aujourd'hui d'apprendre, de réapprendre la vertu que ce terme désigne et qui est l'exact antidote de la pratique tous azimuts de l'humiliation, de la volonté et du droit que l'on prend d'humilier en toute occasion, dans la rue, dans les salles, à la Chambre, sur les réseaux soi-disant sociaux, en injuriant, en caricaturant, en brandissant des piloris, des guillotines, par hantise que l'on a d'être soi-même humilié, par manque d'humilité donc, vertu chrétienne perdue.

Jean-Paul Sorg

**Bibliographie :** Michel Zink, *L'humiliation, le Moyen Age et nous*, Albin Michel, 20 €. Georges Zink, *Une enfance à Hagenbach*, Le Verger éditeur, 1995.